

TéléObs

CAHIER N° 2 DE L'ÉDITION N° 3153 DU 27 FÉVRIER 2025

FILMS, SÉRIES,
DOCUMENTAIRES...

VOTRE GUIDE
DU SAMEDI 1^{ER} AU VENDREDI
7 MARS 2025

D'APRÈS LOLA LAFON

“QUAND TU ÉCOUTERAS
CETTE CHANSON”

MARDI - FRANCE 2

ENTRETIEN

FILMER L'ABSENCE

Qu'avons-nous fait d'Anne Frank ? C'est la question que pose la réalisatrice Mona Achache dans ce film coécrit avec Lola Lafon, d'après son livre "Quand tu écouteras cette chanson".

Propos recueillis par Anne Sogno

MARDI 22H45
FRANCE 2

Qui de vous deux a eu l'idée de cette collaboration ?

Mona Achache. Lola

m'a contactée sur Instagram ! Je savais qu'elle avait aimé mon film [*« Little Girl Blue », en 2023, sur les violences subies par les femmes de sa famille de génération en génération, NDLR*] et moi, j'adorais son travail. Il y avait une forme d'évidence entre nos univers. Par ailleurs, on m'avait proposé d'adapter son roman « Chavirer » [*Actes Sud, 2020*] autour des thématiques de l'abus sexuel mais, sortant tout juste de « Little Girl Blue », je n'avais pas envie de me replonger là-dedans. Lorsque Lola m'a dit que France 2 lui proposait une carte blanche autour de « Quand tu écouteras cette chanson » [*Stock, 2022*] et m'a demandé si ça m'intéressait, j'ai réfléchi. Et j'ai dit non...

Pourquoi ?

M. A. A ce moment-là, les images qui me venaient spontanément à l'esprit autour de son livre me faisaient craindre de répéter la forme déjà utilisée pour « Little Girl Blue ». Lola m'avait prévenue qu'on ne pourrait pas tourner dans l'Annexe du Musée Anne-Frank d'Amsterdam [*où Anne Frank s'est cachée de 1942 à 1944 et où Lola Lafon a passé une nuit pour écrire « Quand tu écouteras cette chanson »*], et de toute manière, une reconstitution m'aurait semblé de très mauvais goût. Et puis il ne lui restait que très peu de matière intime autour de l'écriture de son récit. Alors, la question du vide et de l'impossibilité de le représenter s'est posée avec acuité. Comme Lola, je voulais tourner le dos à l'abîme : je sortais de « Little Girl Blue » qui racontait à quel point j'avais rêvé d'avoir une famille nor-

male et j'hésitais à me confronter à mon identité juive. Cette évidence que nous avions un univers commun couplée à une étrange sensation de répulsion expriment, à mon sens, l'ambivalence qu'on peut avoir face à un sujet qui touche si intimement : tout ne donne pas envie, mais tout est nécessaire.

Lola Lafon. Mona m'avait confié : « *J'aurais dû te le dire avant, je ne peux pas faire ce film. Mais je suis contente de t'avoir rencontrée.* » Moi aussi, j'étais heureuse de cette rencontre : le projet me paraissait presque secondaire. Et puis il y a eu ce moment fou dans la conversation quand Mona m'a expliqué qu'elle ne voyait pas comment adapter mon livre à moins de faire ceci et cela... J'ai approuvé sans trop savoir car je n'ai aucune idée sur la manière dont on réalise un film. D'un coup, Mona s'est décidée : « *Je vais le faire !* »

Comment représenter le vide, celui de l'Annexe et celui des disparus ?

M. A. L'absence de matière est devenue un sujet, une énigme cinématographique. L'idée d'un voyage intérieur, de quelque chose de très organique, s'est imposée. Il y avait peut-être quand même quelque chose à trouver dans la grammaire filmique mise en place pour me raconter dans « Little Girl Blue » qui se nourrit, comme l'a fait Lola dans son livre, de l'expérience intime d'une petite fille en résonance avec la grande Histoire. Nous avons eu une semaine de travail d'une simplicité et d'une connivence intellectuelle

incroyables dans tous les registres, du plus profond au plus superficiel. Le superficiel étant une soupape nécessaire dans le chemin à frayer au cœur d'un sujet aussi âpre. La réduction du texte de Lola a posé la question de la colonne vertébrale du projet. Il a fallu assumer, sans lui faire craindre que le film ne l'exhibe trop, que si le personnage principal du film est Anne Frank, l'introspection imposait sa présence.

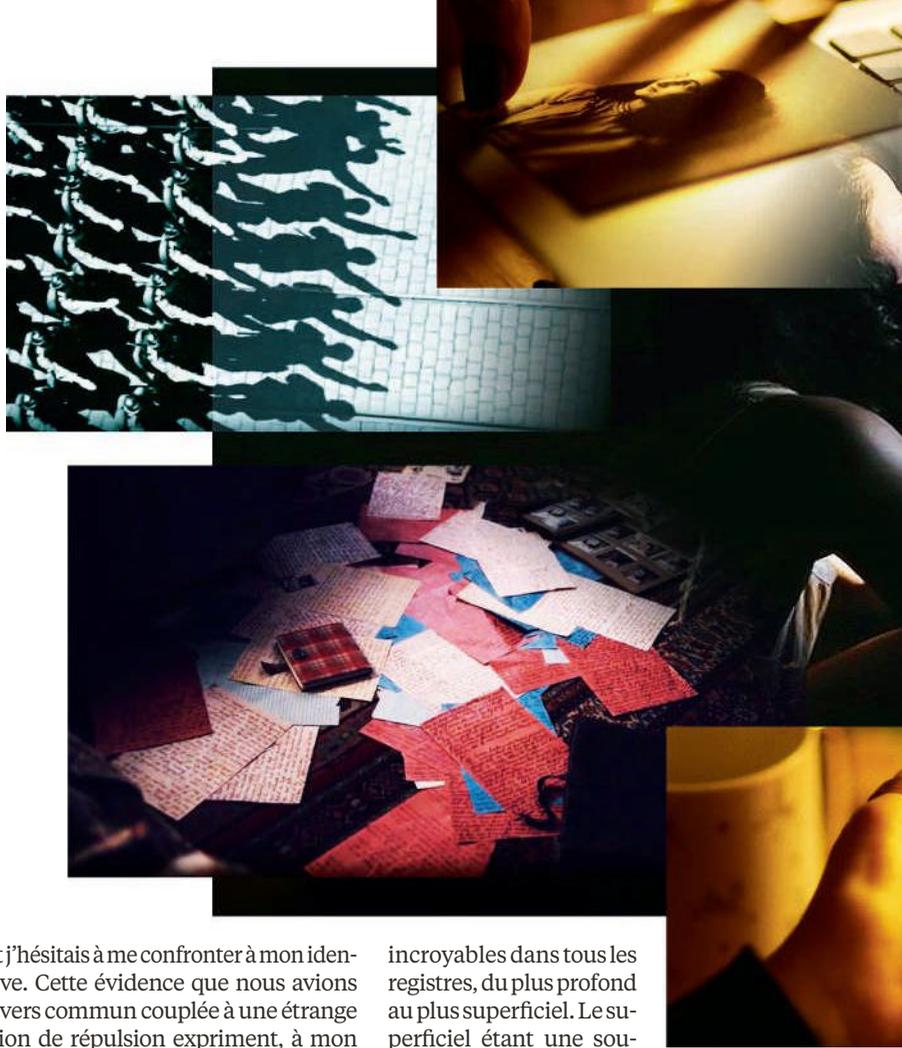
C'est donc aussi un film sur vous, Lola...

L. L. Si je l'avais entendu comme tel, je serais partie en courant. Mona est venue au Théâtre du Rond-Point me voir dans « Un état de nos vies » et m'a dit : « *Tu vas être dans le film.* »

M. A. Voir Lola sur scène a été un déclic. Il y a quelque chose sur le processus créatif qui me passionne : celui d'Anne Frank que raconte Lola dans son livre mais aussi le sien. Qu'est-ce qui a amené Lola dans ce musée ? Je savais qu'elle était une grande écrivaine mais j'ignorais qu'elle était aussi une grande conteuse. J'avais envie aussi de montrer ce moment d'intimité qu'est le temps de relecture à voix haute de l'écrivain avant de confier son manuscrit à l'éditeur. Une lecture pour soi mais aussi une adresse à l'autre.

Comment avez-vous travaillé ?

L. L. Ces dix jours passés l'été dernier chez





Monatour de son texte ont été l'occasion de nous connaître mieux. Nous allions constamment du salon à la cuisine nous faire un thé et avons partagé, dans ce va-et-vient, des choses intimes d'une gravité extrême comme de bien plus futiles. Je conçois l'écriture comme un jeu de focale – on s'approche, on s'éloigne – ou comme des poupées russes : cette histoire contient une histoire qui contient une histoire... J'ai été très troublée lorsque Mona m'a demandé d'apporter des objets et m'a demandé lequel symbolisait mon identité juive... Là, j'ai gagné trente ans de psychanalyse ! C'était terrible... Il n'y en avait pas un seul, rien ! J'étais consternée. Mona a su capter cette inquiétude dans le film. Ce moment m'a renvoyée à Georges Perec : c'est une identité intangible.

Anne Frank était d'une maturité étonnante quant à son désir d'écrire. Chaque jour, elle bataillait pour avoir « une table à soi »...

“LES ÉDITEURS DU JOURNAL D'ANNE FRANK ET LE CINÉMA ONT DÉVOYÉ SON IMAGE, MAIS NOUS AUSSI. NOUS AVONS PRÉFÉRÉ N'AVOIR PENDANT DES DÉCENNIES QU'UNE PARTIE DE L'HISTOIRE.”

LOLA LAFON

L. L. Les circonstances la poussent à chercher le moindre moment de liberté. Or, dans l'Annexe où se cachent huit personnes, il n'en existe pas. Il ne faut pas oublier que cette adolescente était enfermée sous le regard de quatre adultes, même bienveillants. Ces deux années ont passé sans qu'elle n'ait eu aucun moment d'intimité. Dehors, il y avait le danger et à l'intérieur, l'autorité incarnée par les parents. L'écriture était sa seule échappée.

Comment avez-vous procédé pour restituer ce voyage intérieur ?

L. L. Mona a réinventé l'imaginaire commun que nous partageons. Mais il m'a semblé essentiel, dans l'écriture du livre comme du film, de ne pas « illustrer », de ne jamais tracer de parallèles gênants entre Anne Frank et moi. Écrire un livre dont Anne est le sujet central ne m'a pas fait penser seulement à elle. Le cerveau ne fonctionne pas avec des liens hypertextes, il divague, il digresse et même dans l'Annexe, je pensais parfois à des choses qui pouvaient me surprendre. Les images du film traduisent ce va-et-vient de l'esprit.

M. A. Je n'avais pas vraiment capté, comme Lola, le danger d'établir des comparaisons entre des histoires personnelles. La comparaison risque fort d'engendrer cette notion d'amalgame qui est la plaie de notre époque. Sur un plan formel, nous avons travaillé sur l'intime et l'universel en jouant avec des images oniriques mais également avec des images d'archives détériorées qui puissent raconter cette mémoire morcelée.

Que dire de l'intrusion bouleversante, dans le livre comme dans le

film, de Charles Chea, ce jeune Cambodgien « effacé » par les Khmers rouges ?

L. L. Que fait-on aussi de ce dont on hérite, de ce qui n'est pas familial ? Comme la présence de cet adolescent que j'ai croisé quand j'étais enfant, qui mourra dans un autre génocide et m'a laissé des lettres, des objets et cette chanson – « I Started a Joke » – des Bee Gees qu'il souhaitait que j'écoute en pensant à lui ? Lorsque j'ai vu sur l'écran son nom écrit en grand, j'ai été bouleversée ! Ces quelques secondes ont donné à Charles un moment d'éternité.

Lola, vous dites que le monde connaît « tant Anne Frank qu'il n'en sait pas grand-chose »... Qu'entendez-vous par là ?

L. L. Les éditeurs successifs du Journal et le cinéma ont dévoyé son image, mais nous aussi. Nous, lecteurs et spectateurs, avons préféré n'avoir pendant des décennies qu'une partie de l'histoire. Nous voulions juste nous trouver des points communs avec cette jeune fille qui écrit un journal intime, s'engueule avec sa mère ou tombe amoureuse de Peter. Nous n'avons pas voulu entendre parler de sa mort qui l'a empêchée d'écrire, ce que Primo Levi a pu faire. Nous avons collectivement refusé de savoir qu'elle est morte du typhus en déportation, qu'elle n'avait plus de cheveux, plus de dents... Nous avons voulu conserver la petite Anne Frank avec son chemisier d'écolière comme une icône. Le film de Mona, en faisant surgir des images subliminales venues de notre inconscient, vient redire : « Que ne veut-on pas entendre ? » ■

Voir aussi « Anne Frank, journal d'une adolescente », documentaire d'Alexandre Moix, diffusé ce mardi à 21h10 sur France 2.